

IBIZA OU LE VOYAGE IMMOBILE

L'ÎLE DES ÉTÉS DE LA JET-SET ET DES DISCOTHÈQUES
COSMOPOLITES CONSERVE DE SUPERBES PLAGES DONT LA
LUMIÈRE EST UNE INVITATION AU VOYAGE IMMOBILE.

VALENTÍ PUIG ÉCRIVAIN





© F. M.

De la mer, le profil de la ville d'Ibiza — île de l'archipel des Baléares, en pleine Méditerranée — s'offre à vos sens telle un sortilège, de bon matin, sur le bleu d'azur de la petite baie. L'île — encore somnolente — émerge comme une lente révélation, fascinée par la densité latine et un lointain murmure. Deux statues romaines — un duumvir en toge et la déesse Junon — gardent l'entrée de la vieille ville qui, après la défaite de Carthage, fit partie du grand Empire romain en tant que ville confédérée. À l'époque où les Carthaginois dominaient les routes maritimes, Ibiza était une ville cosmopolite et resplendissante. Du temps de Carthage, Tànit — déesse de la sensualité et de la vie féconde, symbolisée par la colombe et la grenade — protégeait l'île qui, de nos jours, a reçu la visite de ceux qui étaient en quête d'une nouvelle tranquillité : ces dépossédés du bien-être spirituel du monde occidental — bien qu'héritiers de son bien-être matériel — ont enfin compris que le scepticisme méditerranéen était une leçon profitable. L'île des étés de la jet-set et des discothèques conserve de superbes plages dont la lumière est une invitation au voyage immobile.

Ibiza a connu toutes les invasions possibles : les navigateurs de la Méditerranée antique, Grecs et Carthaginois, les vaisseaux romains, les Vandales, les Ostrogoths et l'empire de Byzance, les Sarrasins et les Vikings. Y furent adorés Tànit, les dieux romains et Allah. Dans le port, un monument proclame la reconnaissance d'Ibiza — quatre fois assaillie par les Turcs — à ses corsaires. Dans la vieille ville, sur la façade des manoirs patriciens, on voit encore les blasons des plus nobles lignages. Il est peu probable que la frénésie internationale parvienne à perturber à jamais le repos des rues et des pe-

tites places, doucement changeantes sous le soleil matinal et jusqu'à la tombée de la nuit, sensible comme un mirage à la lumière aveuglante d'août ou à la douceur automnale. L'île, de 567 km², délicatement accidentée, est riche en romarin, bruyère d'hiver et sables. Dans les régions cultivées, les églises — qui servaient de refuge en cas d'attaque — aux clochers et porches propres à ces constructions, conservent des formes de mosquée arabe. Les maisons, d'une blancheur aveuglante, ont l'austère beauté de parallélépipèdes autour desquels viennent s'articuler, lorsque l'espace est devenu trop petit, de nouveaux cubes d'habitation : toute une théorie de la fonctionnalité très appréciée par les architectes modernes. La nuit, sous la lueur de la lune, ces murs blanchis à la chaux participent de la fluorescence.

Alors que la civilisation occidentale se perdait, le paysage d'Ibiza attira la contre-culture. À l'abri des atavismes insulaires, la jeunesse désenchantée des années soixante s'efforça de retrouver une règle de vie qui fût davantage à la mesure de l'homme. Ibiza devint alors la Mecque d'un pèlerinage qui pouvait commencer à Berkeley, Manhattan ou Carnaby Street, pour s'arrêter sur une plage solitaire de l'île, avant de se prolonger par une nouvelle étape qui irait jusqu'à Katmandou. Et, là où des décades plus tôt se tenaient encore les rites des paysans autochtones, eurent lieu les cérémonies de la contre-culture. Dans la vieille ville, la cathédrale est l'exemple d'un fascinant palimpseste architectural : elle fut construite sur un ancien temple gothique, lui-même édifié sur une mosquée arabe qui avait été bâtie là où se dressaient jadis des temples puniques et romains. Qui sait si cette sédimentation de facteurs antagoniques et l'endogamie propre à la société d'Ibiza

ne sont pas à l'origine de la tolérance et du désir de perpétuation qui animent notre peuple et qui sont présentes dans tous les rites et toutes les folies cosmopolites, quand le calme imperturbable sait entretenir, à l'intérieur de deux cents salles de fête et de trois mille bars, la flamme de tant de nuits d'été.

Cependant, les attraits de la postérité n'ébranlent pas complètement l'équilibre anthropologique de l'île : parler de deux Ibiza à chaque fois qu'un naufragé international des dernières modes et derniers engouements croise une vieille paysanne d'Ibiza tout de noir vêtue, est peut-être une méprise, puisque Ibiza — en plein été ou par les matins d'hiver, dans les cafés où se regroupe la population cosmopolite flottante — est une symbiose unique et paradoxale, un microcosme sans pareil, vivifié par des incompatibilités surmontées, des intérêts bien compris et les contradictions que la vitalité assimile sur-le-champ. Au-delà des hôtels et des discothèques, il y a un petit bois de sables après lequel on découvre la crique merveilleuse sous le soleil et, à la tombée de la nuit, déchirante. Au couchant, tout semblerait une nostalgie sans objet. Dans les vieux quartiers, la lumière crépusculaire fait apparaître le beau et vieux labyrinthe sous de nouveaux angles et inonde le belvédère dominant le port, où la vue sur la mer et l'île est alors d'une suprême beauté. Les marais salants d'Ibiza créent des illusions de tranquillité. Lorsqu'un coup de vent agite l'eau des étangs qui s'évapore doucement sous la lumière aveuglante de midi, on croit aussi découvrir la mer. Les Anciens disaient qu'Ibiza se trouvait à trois jours et trois nuits des colonnes d'Hercule, et aujourd'hui encore, la mer d'azur d'antiques dieux, chaque matin bouleversés par tant de splendeur, conserve toute son intensité. ●

